

L'enchanteresse n'est plus

Martyne-Isabel Forest, LL.M.

Volume 16, numéro 2, printemps 2004

Deuil, blessure vive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074124ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074124ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forest, M.-I. (2004). L'enchanteresse n'est plus. *Frontières*, 16(2), 91–95.
<https://doi.org/10.7202/1074124ar>

L'enchanteresse n'est plus¹

**« OÙ TROUVER LA FORCE D'ATTENDRE, QUAND LE VISAGE AIMÉ EST RECOUVERT DE TERRE ?
TOUTE LUMIÈRE NOUS VENAIT DE CE VISAGE.
MAINTENANT, ON N'Y VOIT PLUS. » (BOBIN, 1999)**

Me Martyne-Isabel Forest, LL.M.

Ma grand-maman s'en est allée aux premières lueurs d'un soleil levant après avoir été graduellement détruite par quatre accidents vasculaires cérébraux. Certains d'entre nous l'ont aimée, caressée, écoutée pendant les quatre mois interminables de la fin de sa vie. Beaucoup, ses petits-enfants. Comme au moment de la fermeture du cercueil, comme au moment de la mise en terre du reste.

J'ai appris la nouvelle de sa mort assez abruptement, à mon réveil, par la voix impassible de mon père, en prenant les messages qui avaient été lâchés dans ma boîte vocale : « Ta grand-mère n'est plus. » Une phrase glacée. De toute évidence, mon père semblait pressé de procéder. C'était en effet la première étape de plusieurs dans un dossier qui lui avait été confié par la défunte. Ce dossier concernait la gestion de son « après-mort ».

Comment annoncer une mauvaise nouvelle ? Comment annoncer la mort d'un être tant aimé ? J'ai ma petite idée là-dessus. On s'entend qu'il existe un certain nombre de manières de dire ou de faire qui sont à éviter. Lâcher le message dans une boîte vocale me semble devoir faire partie de cette catégorie. Sans l'ombre d'un doute.

Mais peut-être est-ce parce qu'il est très difficile d'accompagner l'autre dans l'expérience de la souffrance. Ou même juste de l'entendre : « Toute vraie présence est épuisante » (Bobin, 1994, p. 20).

Ou, encore, est-ce parce que l'annonce de la mort d'une grand-mère ne devrait pas être si pénible à entendre. S'il en était autrement, cela relèverait de la plus pure sensiblerie.

Je ne sais pas encore si je peux lire dans cette façon d'annoncer la mauvaise nouvelle que l'expérience de mon deuil n'était pas et ne serait pas reconnue.

* * *

Soyons clairs. Une grand-maman de 88 ans, que l'on perd à 38 ans, c'est « normal » en plus d'« être tellement mieux pour elle ». Elle est vieille, épuisée, souffrante. Je le savais peut-être mieux que quiconque d'ailleurs. On prétendait de toute part d'un ton assuré que sa qualité de vie allait considérablement s'améliorer avec sa mort. La mort, en effet, quelle délivrance !

De plus, la relation entre cette grand-maman et cette petite-fille était un peu bizarre quand même. Il faut le dire. On en a enfin fini avec ses débordements. Ceux de la relation. Y a un moment où il faut que ça s'arrête et le voilà enfin ! Tous ces « mon trésor » n'écouteront plus l'oreille de ceux qui les entendaient. Sauf moi, bien sûr. Qui en redemande. Qui n'en recevra plus.

Par ailleurs, ce n'est pas juste un peu pathologique d'être à ce point attaché à elle en particulier, décrite de long en large dans sa forme la plus maligne par un des fils (Forest, 1984). Ni plus ni moins qu'une ogresse. Ça n'est sans doute pas pertinent d'en parler ici, mais je sens le besoin de dire, en aparté, que je me suis toujours demandé où était passé l'ogre dans l'histoire.

Absent, en même temps qu'omniprésent, me semble-t-il. Omnipotent à la façon de certains fantômes. Un chevalier sans peur et sans reproche. Les absents ont-ils vraiment toujours tort ? Pas dans les histoires des mamans monoparentales. C'est drôle, dans ces romans familiaux en particulier, c'est plutôt l'inverse qui se produit.

Revenons à ma grand-maman. Une femme frigide en même temps que rigide.

Castratrice, homosexuelle refoulée, incestueuse, dévorante, absente, dure, rancunière et j'en passe. Je ne me souviens même pas que quelqu'un m'ait dit quelque chose de bien à son propos. Une folle, tiens ! J'aurais été attachée à une folle dangereuse. Rien de moins.

Une mère aussi dont le sens du drame n'est plus à démontrer tant il saute aux yeux. Ma propre tendance à la dramatisation viendrait de là du reste ! C'est ce qu'on chuchote, en coulisse. Allez, pourquoi pas ? Ça fait toujours un peu l'affaire des bourreaux de dire de leurs victimes qu'elles exagèrent, qu'elles dramatisent. Vous avez remarqué ? Si les perceptions et le témoignage des victimes n'étaient pas systématiquement dénigrés et banalisés, les bourreaux seraient potentiellement en danger. Or le bourreau ne désire pas ça. Pas pour lui.

Même vieille, même très malade, même réputée folle ou méchante comme la gale, en tout cas pour moi, c'était ma grand-mère, ma « grande maman », ma « grand-maman maman », comme j'avais coutume de parler d'elle à mes tendres complices que sont mes amies. La plus grande préposée à l'affection qui soit ! L'enchanteresse.

Or, qui peut renoncer à une telle relation, sans douleur ? À ce que cette personne et cette relation représentent POUR SOI. Pas pour d'autres. Pas pour les autres. Le deuil est une douleur éprouvée lors de la perte d'un être cher. Cet être peut se trouver n'importe où dans la mosaïque du roman familial. L'intensité de la douleur ne s'évalue pas toujours selon la place qu'il occupe dans ce roman. Toutefois, il y a cette règle, très importante, assez universelle, à retenir, absolument : la force et la nature de l'attachement qui nous relie les uns aux autres doivent dépendre d'où on est dans le portrait de famille. Un exemple tout simple

pour illustrer cette règle, informelle du reste mais combien efficace : on n'aime pas plus sa cousine que sa sœur. Ou encore, un autre exemple : on n'est pas plus attaché à sa tante qu'à sa mère, bien que la relation avec la tante soit infiniment plus saine que celle que l'on a avec sa propre mère. Et ainsi de suite.

Attention à celui ou celle qui osera transgresser cette règle. D'abord pour soi, car ces conflits de loyauté sont difficiles à gérer avec soi-même. On se pardonne mal, bien qu'on puisse se l'expliquer fort bien, d'être aussi loin de personnes si proches. Ah ! nos proches, nos plus proches...

Non. Je continue de revendiquer que la souffrance s'évalue selon la place qu'elle occupe dans le cœur des personnages, n'en déplaise à certains. Le degré de parenté n'épuise pas à lui seul la force et la nature du lien d'attachement. Pour soi. En son for intérieur.

* * *

- C'est ta grand-maman qui vient de mourir ?
- Oui.
- Qu'est-ce qu'elle représentait pour toi ?
- C'est difficile à dire. Pour moi. C'est difficile à entendre. Pour les autres. Je n'ose pas trop.
- Je comprends. Alors, tu dois beaucoup souffrir d'en être séparée ?
- Tellement. Y a pas de mots. Mais de toute façon, il n'y a personne pour les entendre. C'est sûr, ça ne devrait pas normalement faire aussi mal.

* * *

D'elle, je n'ai pas reçu de coups. Je n'ai pas été privée de caresses. À trente-sept ans, je pouvais encore, lors de ces horribles jours de grands froids du cœur, me coucher sur ses cuisses si frêles et me faire jouer dans les cheveux. Tendrement. Avant de la quitter, me faire refaire le chignon avec toutes ces bobépinés « pour être aussi belle qu'en rentrant », me laisser enlever le noir laissé par le *rimmel* qui avait coulé en même temps que mes larmes d'un geste si doux qu'il m'aurait fait pleurer de nouveau.

Puis, n'oublie pas de remettre ton rouge à lèvres comme y faut. Ce rouge te va si bien à toi, mon trésor. Et souviens-toi que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Toi qui prends si souvent l'avion, tu dois savoir que le soleil règne au-dessus des nuages ! Ça ira mieux demain. C'est grand-maman qui te le promet. Je suis là. Tu peux m'appeler en pleine nuit. Je serai au bout du fil, pour toi. Toujours.

Elle était si apaisante. Et forte. Le bleu marine de ses yeux donnait à son regard toute la profondeur d'un amour sans condition, bienveillant, disponible et présent. Quoi qu'il arrive.



René Derouin, *La mémoire de Jeanne* (détail).

L'amour est douceur et don :

Ce qu'elle a de féminin ou qui paraît tel, c'est un courage sans violence, une force sans dureté, un amour sans colère. [...] La douceur est ce qui ressemble à l'amour, plus encore que la générosité, plus encore que la compassion. La compassion souffre de la souffrance d'autrui ; la douceur refuse de la produire ou de l'augmenter. La générosité veut faire du bien à l'autre ; la douceur refuse de lui faire du mal. La douceur c'est accueil, c'est respect, c'est ouverture, c'est protection, c'est bienveillance. Vertu de souplesse, de patience, de dévouement. Le contraire du « mâle prétentieux et impatient », comme dit Rilke, le contraire de la rigidité, de la précipitation, de la force butée ou obstinée. C'est le refus de faire du mal, de détruire (Weil, 1966 ; 1977, p. 126-132 ; s.d. – On verra également De Romilly, 1979, p. 1 ; Comte-Sponville, 1995, p. 246-250).

D'elle, je n'ai pas non plus été regardée d'un œil sévère, désapprouvateur, assorti d'une bouche aux pourtours secs et durs. À ses yeux, je n'ai pas été décevante. Du moins, je ne le crois pas. Mais, bon, peut-

être à certains moments donnés quand même ! Je n'ai pas été interrompue à chaque fois que j'ouvrais la bouche. Je n'ai pas eu besoin de bégayer, toute pressée que je l'étais parfois de lancer mes mots par peur de manquer de temps pour les dire tous. Elle ne commençait pas non plus toutes ses phrases par « Moi, je... ». Elle ne s'est pas appropriée le « je » devant « mon » verbe. Mes bons coups étaient effectivement les miens et tout le mérite me revenait de bon droit. Elle en était très fière du reste !

Mon prénom a résonné comme un mot doux. Un vrai cadeau que celui-là. « La douceur est toute sa foi », comme le disait merveilleusement Camus à propos de sa propre mère (1994, p. 154 ; 283 ; « Sa mère est le Christ », dans Comte-Sponville, 1995, p. 246).

Le paradis, c'est peut-être en effet d'être sans défense sans se sentir menacé (Bobin, 2001, p. 26).

* * *

Elle a aussi été le parent ; j'étais l'enfant. Pas question de jouer à l'envers les rôles que nous a confiés la vie. Pas de confusion des rôles. Pas d'enfant parentifié. Pas d'enfant-adulte en sa présence. Au près d'elle, j'ai pu trouver un foyer où je n'étais pas le parent d'un parent. J'ai pu reprendre

ma place. Elle nommait les choses en se promenant avec moi.

Je pense qu'elle aura été la tutrice de mon développement. Un tuteur de résilience, dirait Cyrulnik (1999 ; 2003). Sécurisante, aimante. J'ai toujours eu la conviction que je pouvais compter sur elle quoi qu'il arrive, quoi que je fasse. Et, combien étrange pour moi, cette sensation qu'elle aimait la petite fille qui se présentait à elle juste comme elle était. Pas faire comme si, pas faire comme ça : il n'était pas dangereux de me dévoiler. Et je l'ai testée vous savez ! Plus d'une fois à part ça ! La petite était, face aux adultes, d'un naturel assez méfiant, je peux vous le garantir.

En sa présence, il m'arrivait de choisir de quitter la peau de la trop sage et trop dévouée petite-fille. Juste pour voir ! Alors, j'ai fait la « tannante » (la malicieuse en bon français !), la chialeuse, la braillarde, la drôle, la coquine, la sérieuse, la précieuse, le bébé, l'arrogante. J'ai mis son amour – et sa patience ! – à rude épreuve. Je parlais devant tout le monde de choses qu'elle ne voulait absolument pas entendre. Les gens étaient tétanisés et craignaient un peu ce qui allait m'arriver. C'est qu'elle n'était vraiment pas commode certains jours. Elle avait bien quelques petits défauts... J'ai souvent entendu que j'étais LA seule à pouvoir dire ou faire de telles choses sans subir les foudres de Madame. Peut-être faut-il dire qu'Elle n'était pas toujours d'accord avec moi... Ma grand-maman n'était quand même pas bête comme une carpe quoi qu'on en pense !

Mais, rien. Pas un mot. Pas de rejet. Pas de reproche. Je sentais bien pourtant qu'elle était drôlement contrariée, agacée ! Le petit diable en moi s'en délectait.

Je jouais avec le feu ! Et je ne me suis pas brûlée. Pas une seule fois.

Qu'est-ce qui me poussait à prendre de tels risques sur le plan relationnel ? Je ne le sais pas. Je me sentais en très grande sécurité, j'imagine.

D'elle, je me suis sentie désirée. Attendue, accueillie, dans la plus pure joie. Accueillie comme quelqu'un à qui l'on veut du bien. C'est ce que j'ai toujours vu dans ses yeux, ressenti dans ses bras, deviné dans chacun de ses gestes et entendu dans ses paroles, dans sa voix. Dans son écoute et ses silences aussi.

* * *

À l'annonce de sa mort, je suis enragée. Je crie. Je me couche sur le carrelage froid de ma salle d'eau en frappant des poings. Pendant les mois qui suivent, je récidive. Avec force et désespoir. J'ai la certitude que je ne toucherai jamais le fond du puits des larmes de ma détresse. De ma colère aussi. De la solitude dans laquelle sa mort me

plonge désormais. Pourquoi m'a-t-elle fait ça ? Comment a-t-elle osé ? C'est inacceptable. C'est invivable. Je la déteste. « Heureux les doux, car ils verront Dieu » (La seconde béatitude, *Évangile selon saint Matthieu*, V,4.)... Tu parles, qu'elle aille au Diable !

Désarticulée, fragile, je suis dans tous mes états. Je suis prisonnière d'un caveau. Ma mère nourricière m'a lâchement abandonnée. Ni plus, ni moins. C'est l'expérience que j'en ai faite durant les premiers mois qui ont suivi sa mort. Et ça a paru d'autant plus long que j'étais assez seule. La mort d'une grand-mère ne devant normalement pas provoquer de tels remous, la petite-fille endeuillée ne mérite pas de recevoir d'attentions bienveillantes au-delà d'un certain temps et pour un certain laps de temps seulement. Et si elle dramatisait encore, de toute façon ? !

J'ai appris trop tard et par hasard qu'une travailleuse sociale de l'hôpital où ma grand-maman est décédée avait appelé ses enfants afin de leur offrir de l'aide, au besoin : une espèce bien spéciale de service thérapeutique ayant pour but de permettre à une personne endeuillée de mieux « résoudre » son deuil comme on le dit dans le jargon. On sait en effet que les deuils non résolus comportent des coûts personnels et socio-économiques majeurs (notamment Forest, St-Arnaud *et al.*, 1994). Ça coûte très cher.

Mais voilà, ni la travailleuse sociale, ni les enfants de ma grand-mère, qui ont dit ne pas en ressentir par ailleurs le besoin, n'ont pensé m'offrir ce service en cadeau. Un deuil socialement reconnu aurait-il connu le même sort ?

* * *

Dans la vie, on se nourrit les uns les autres et ensuite on se quitte. Les mères nourrissent les enfants, les enfants nourrissent les mères et puis ils se laissent. Les amants se mangent l'âme et ensuite ils se lâchent. Je ne vois rien là de néfaste. Je ne vois là rien que de nécessaire. Manger et puis partir c'est la loi nécessaire de grandir, le mouvement légitime de toute croissance, **un deuil que l'on ne peut fuir sous peine de mort** (Bobin, 1994, p. 107).

Ce qu'il me faut donc apprendre à tout prix, c'est justement de m'appeler moi-même avec douceur « mon trésor », d'intérioriser cet amour et cette douceur : un cœur pur, qui soit un mur entre la cruauté du monde et moi ; qui connaît la grande faille qui m'habite sans jamais l'exploiter. La douceur est une vertu féminine, dit-on, « par quoi seule l'humanité est humaine » (Comte-Sponville, 1995, p. 243 ; 255). Elle

est « un courage sans violence, une force sans dureté, un amour sans colère. La douceur est d'abord une paix, réelle ou souhaitée. Une force, c'est pourquoi elle est une vertu : c'est force en état de paix, force paisible et douce, pleine de patience et de mansuétude. Voyez la mère avec son enfant. » (Comte-Sponville, 1995, p. 246).

Comme le bon parent qu'elle était pour moi, apprendre à me consoler, m'éclairer, m'apprendre à grandir et à me séparer d'elle. À l'hôpital, sur son lit de mort, je me souviens qu'elle avait d'ailleurs été assez formelle à ce sujet : je devais me séparer d'elle. Je ne sais pas comment ses mots ont résonné en elle quand je l'ai quittée cette nuit-là. En moi, c'était ni plus ni moins que la déchirure.

* * *

Sa fille d'abord, à l'église, avait parlé d'elle comme d'une mère.

J'ai pris le relais pour parler d'elle, en tant que femme, pour parler du désert du mariage, du désert de la maternité. Spontanément. Peut-être est-ce dans l'ordre des choses. La fille et la petite-fille ne voient pas la même personne. Ou pas de la même façon.

Par ailleurs, est-ce qu'une maman se laisse vraiment découvrir comme femme par ses enfants ? Et serait-ce une bonne chose ?

Pendant les mois qui ont précédé sa mort, je ne peux pas dire combien de pages j'ai pu lire et écrire pour me préparer à prendre la parole dans cette église. Cependant, le matin même, pour une raison que j'ignore, j'ai pris la décision de partir les mains vides. Pas de texte. Seulement, un de ces fameux petits livres de Bobin, choisi au hasard. Et deux pages, choisies elles aussi au hasard :

Les mots sur la page détachent une femme de vous. Elle entre dans la chambre, bientôt suivie de ses sœurs.

Aucune ne vous ressemble, toutes portent votre nom.

Il y a celle qu'une fatigue enchante. Les mains ouvertes sur un livre glacé, elle est dans le lointain, elle est dans le proche. Elle est dans l'épuisement des songes, comme quelqu'un qui hésite, juste avant de perdre, juste avant de trouver.

Il y a celle qui possède plusieurs vies. Elle les regarde dans la lumière, s'inquiète de celle qui irait le mieux à son teint, au rouge de son sang.

Il y a l'inconsolable. Un chagrin la rend à une solitude puissante. Elle est dans les ténèbres de son cœur, comme une petite fille au milieu des débris de ses jouets.

Et puis la toute vieille, longtemps assise dans les heures immobiles de l'été. Son visage clair-obscur tourné vers la fenêtre, elle contemple les chats, les arbres et les fées. Elle voit les choses, et Dieu qui est dans les choses comme un trésor d'enfant caché au fond d'une boîte.

Et celle qui désire qu'on l'oublie. Elle traverse les images, les maisons et les livres. Elle marche longtemps dans le noir, puis elle s'endort dans la neige où personne ne la touche.

Celle-ci encore, dont le cœur est une rose. Pour bien la voir, il faut voir le tout du ciel où elle baigne, cette douce pression de l'infini sur elle qui fait qu'elle s'ouvre au jour, en même temps qu'à sa mort.

Et celle qui est toute fraîche, toute jeune. Elle est devant l'amour comme l'écolier devant la page à lire, quand il ne sait pas lire : elle invente. Elle s'apprend à elle-même la jouissance, l'attente et l'ennui. Une crainte l'accompagne partout où elle va, comme une plus petite sœur qu'elle tiendrait par la main (Bobin, 1987, p. 63-64).

Et, pour finir, j'ai chantonné une de ces vieilles chansons françaises qui console et promet : « Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai » (Bobin, 2001, p. 79).

À travers mon regard, comme moi à travers le sien, elle recevait l'extraordinaire offrande d'être quelqu'un d'autre que celle qui avait été par d'autres enfermée dans une image qui avait le défaut de ne pas épuiser toutes les faces de sa personne. De l'ogresse à l'enchanteresse...

Un hommage posthume. Pas une tentative de réparation, ne nous méprenons pas. Un simple hommage. Lucide, je savais alors et je sais encore que de viser à réparer son image aurait été et reste à la fois inutile et vain.

* * *

Je marche aujourd'hui dans la neige qui tombe avec grâce et douceur sur mon visage. Celui qu'elle avait tant aimé. Je suis accompagnée de mon chien. Aussi fidèle, aimant, présent, doux et généreux qu'elle. Une autre année où je ne retrouverai pas une carte d'anniversaire dans ma boîte aux lettres. Ni une carte de Noël. Ni jamais plus tous ces mots qu'elle m'envoyait régulièrement avec un enthousiasme à peine caché, comme celui-là : « Au paradis, j'aimerais retrouver de la musique... et ma grand-mère ! » Elle était si drôle ! Presque enfantine parfois. Nous riions souvent et de bon cœur. Son humour me manque.

Comme Albe, je contemple la tristesse en moi : « Nous sommes deux en une à

présent : l'insoucieuse et l'inconsolable. On ne pourra plus les séparer » (Bobin, 1999, p. 44).

Et je vais mon chemin, sa douceur et son amour parfois en moins, parfois en plus, me répétant aujourd'hui de façon de plus en plus calme cependant : en quoi ta mort, grand-maman, me ferait-elle moins vivante (pour emprunter en partie à la formule de Comte-Sponville, 1995, p. 117) ?

L'enchanteresse n'est plus, certes. Mais, elle a été.

* * *

Voilà pour le récit, grossièrement haché et maintes fois censuré.

Quelle difficulté en effet que d'utiliser ce que l'on peut peut-être appeler « le récit de vie » pour contribuer à enrichir une réflexion collective scientifique sur la problématique des deuils non socialement reconnus. C'est un outil méthodologique qui demande un doigté, sur le plan du degré de dévoilement de soi et des autres à travers l'histoire familiale ainsi qu'un souci constant de la pertinence. Comment négocier le plus harmonieusement possible le virage entre le monde du sensible qu'est le mien au surplus et le monde de la raison pour mieux déterminer le sens et la portée d'un concept, quel qu'il soit du reste ? Ce questionnement est quant à moi essentiel.

Mon exposé est-il véritablement utile ? La personne qui lit ce témoignage trouvera-t-elle ce qu'elle cherche dans le regard que j'ai posé, à ma façon, c'est-à-dire sur un mode narratif ? En quoi consiste ma contribution, plus précisément ?

Pour constituer un réel outil méthodologique, le récit de vie devrait me sembler-il être en mesure de décrire un phénomène d'une part et, d'autre part, de collaborer à son analyse critique. J'ai ainsi choisi de relater les faits qui permettraient de dire un certain nombre de choses que je souhaite pertinentes au regard d'une meilleure compréhension de la problématique des deuils non socialement reconnus.

Quels seraient donc les facteurs qui peuvent entraver ou favoriser la reconnaissance d'un deuil ? J'ai parlé du degré de parenté, de l'âge et de la condition de santé, de la personnalité aussi, de la relation précise que nous entretenions avec grand-maman et de ce qu'elle a pu représenter pour nous. J'ai moins parlé, pudeur oblige, de ce qui se règle dans les histoires familiales de chacun d'entre nous au moment de la fin de la vie. Comme chacun sait, la mort peut devenir le lieu des règlements de compte les plus délectables. Les proches et moins proches sont-ils alors disposés à reconnaître votre deuil et, surtout, à exprimer l'empathie qui découle normalement de la reconnaissance d'un deuil ?

Mais là, si je puis dire, l'écriture a été le lieu où « éclate le cœur en silence » et c'est mieux ainsi ! Le lecteur et la lectrice ont-ils besoin de tout savoir pour saisir le sens de ce qui veut être dit ? Mais sans doute perdons-nous beaucoup de temps à enterrer la vie sous prétexte de ne pas fâcher des gens dont, au fond, l'estime ne nous importe pas (Bobin, 2003, p. 64-65).

L'aventure dans laquelle je me suis laissée entraîner, seule bien sûr, pendant de trop longues heures sans doute, à faire jouer le clavier de mes sentiments a été l'occasion de me poser d'abord la question de l'impact de la reconnaissance du deuil sur sa résolution. Est apparue la question tourmentante de savoir qui peut le mieux reconnaître mon deuil et comment doit-il le faire afin de m'accompagner dans l'épreuve de le vivre et de le résoudre. Adéquatement et en temps opportun. Si possible... Est-ce nécessairement le rôle ou le devoir d'un proche ? Qui est un « proche » ? Et comme la famille est un lieu potentiellement extraordinaire de conflits aux enjeux majeurs pour le développement et la santé mentale des personnes, est-ce qu'un membre de la famille peut ou devrait jouer ce rôle précisément ? Ça doit dépendre des familles ! C'est un peu comme l'école maternelle qui n'a de maternelle que le nom !

J'ai envie de dire deux choses. Le fait de l'absence de leur reconnaissance, en particulier, a pu réactiver en moi des souffrances passées d'une certaine importance, auxquelles j'ai dû de nouveau m'attaquer. De l'impuissance aussi. Beaucoup d'impuissance. J'ai été confrontée au fait que je n'avais pas ce pouvoir de faire naître en eux le désir de reconnaître mon deuil, la souffrance qui en découle et l'empathie, la tendresse, l'attention et l'écoute que je souhaite recevoir. Ma foi, c'est souvent sous peine de mort (*sic* !) que l'on doit apprendre à accepter que ces désirs ne seront pas satisfaits. Qu'ils ne l'ont pas été et qu'ils ne le seront jamais. Un deuil, en cela, ne vient jamais seul... C'était peut-être très important de résoudre maintenant tous ces deuils afin d'aller « mon » chemin.

Et, par ailleurs, apprendre à distinguer un besoin d'un désir. Est-ce que j'ai absolument besoin que le réconfort que mon état appelle provienne de ces personnes ? Probablement que non.

Fort heureusement, grand-maman était là, de nouveau, pour m'accompagner, mais cette fois dans mon deuil d'elle ! Sa présence et notre relation ont pu compenser la manière qu'ont certaines personnes d'« être absentes au plus intime de soi », dirait Bobin (1994, p. 15) et, par voie de conséquence, de devenir incapables d'un accompagnement de qualité.

Le jour de l'enterrement de sa mère, C. a été piquée par une abeille. Il y avait beaucoup de monde dans la cour de la maison familiale. J'ai vu C. dans l'infini de ses quatre ans, être d'abord surprise par la douleur de la piqûre puis, juste avant de pleurer, chercher avidement des yeux, parmi tous ceux qui étaient là, celle qui la consolait depuis toujours, et arrêter brutalement cette recherche ayant soudain tout compris de l'absence et de la mort.

Bobin raconte aussi :

Cette scène, qui n'a duré que quelques secondes, est la plus poignante que j'aie jamais vue. Il y a une heure où, pour chacun de nous, la connaissance inconsolable entre dans notre âme et la déchire. C'est dans la lumière de cette heure-là, qu'elle soit déjà venue ou non, que nous devrions tous nous parler, nous aimer et même le plus possible rire ensemble (Bobin, 2003, p. 20).

D'une Isabel à l'autre

Bibliographie

- BOBIN, Christian (1987). *Souveraineté du vide. Lettres d'or*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- BOBIN, Christian (1994). *L'épuisement. Un orage*, Cognac, France, Le temps qu'il fait.
- BOBIN, Christian (1999). *La femme à venir*, Paris, Gallimard.
- BOBIN, Christian (2001). *La lumière du monde*, Paris, Gallimard.
- BOBIN, Christian (2003). *Ressusciter*, Paris, Gallimard.
- CAMUS, Albert (1994). *Le premier homme*, Paris, Gallimard.
- COMTE-SPONVILLE, André (1995). *Petit traité des grandes vertus*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives Critiques ».
- CYRULNIK, Boris (1999). *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.
- CYRULNIK, Boris (2003). *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob.
- DE ROMILLY, Jacqueline (1979). *La douceur dans la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.
- FOREST, Jean (1984). *La mère, le fils et le Saint-Esprit*, « Nourrice!... Nourrice!... »,

Tome 1, Montréal, Les Quinze Éditeur, 181 pages.

FOREST, M.-I., J. St-ARNAUD et al. (1994). *Les coûts socioéconomiques des deuils non résolus et de l'acharnement thérapeutique*, Rapport de recherche préparé pour le Conseil médical du Québec, Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux, 33 p.

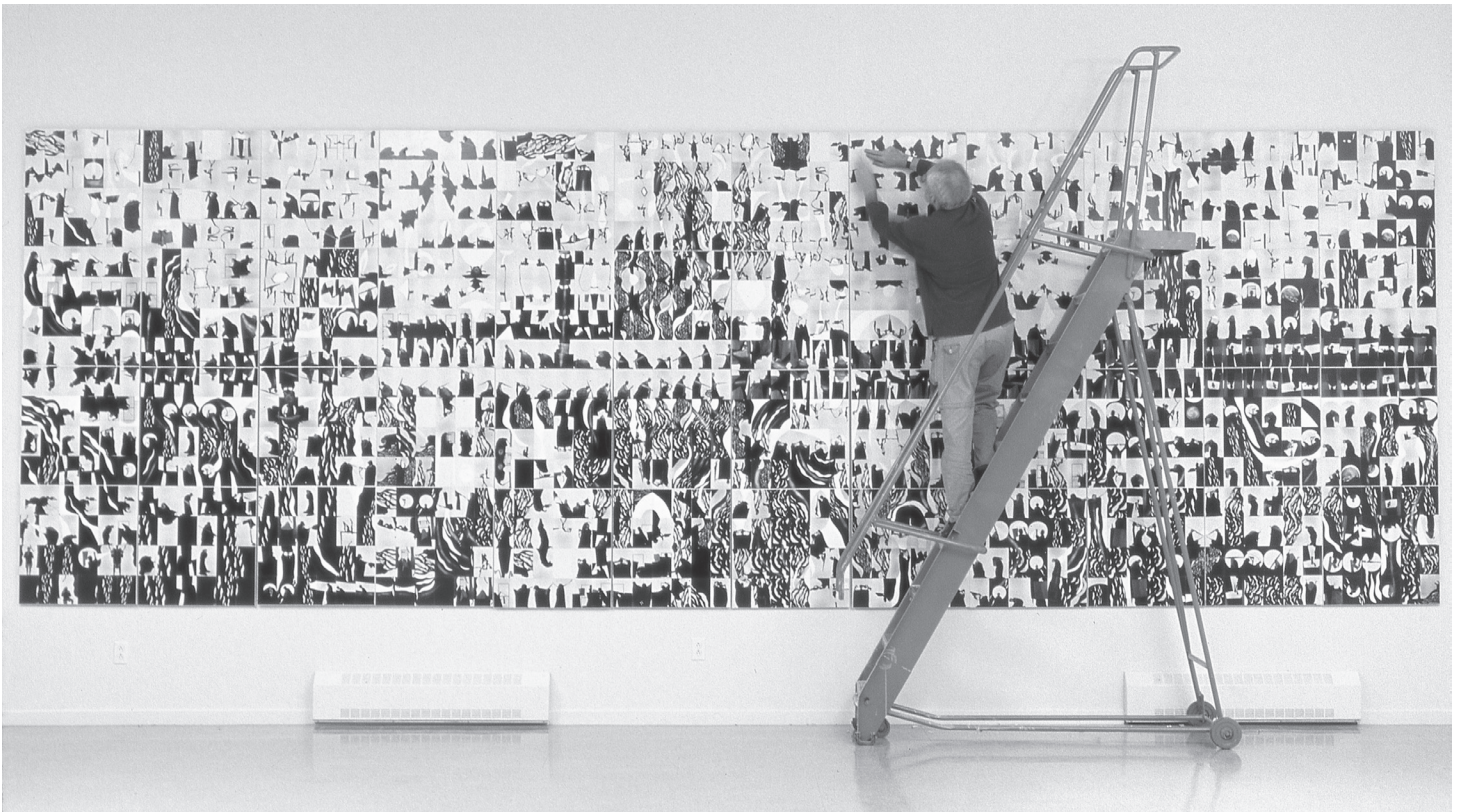
WEIL, Simone (1966). *Attente de Dieu*, Paris, Fayard.

WEIL, Simone (1977). *Livre de vie*, Paris, Fayard.

WEIL, Simone (s.d.). *La pesanteur et la grâce*, Paris, Fayard.

Note

1. Je veux remercier chaleureusement de leur regard sensible et intelligent en même temps que de leur soutien indéfectible madame Christine Kaesch et le Dr Flore Fournelle-LeBuis. Elles étaient là, lanterne à la main, pour m'encourager à aller jusqu'au bout, sur un chemin parfois sombre.



LA MÉMOIRE DE JEANNE

Après *Migrations* et *Fleuve-Mémoires*, j'ai voulu réaliser une œuvre à partir d'une personne qui exécuterait les mouvements de la mémoire : où elle se ferait mémoire.

Cette murale, de 2,43 × 7,30 mètres (8' × 24'), comprend 1 152 photos encollées et réparties sur 48 modules de 24 photos chacun. La maquette, réalisée sous forme de signes calligraphiques, me sert de synopsis à l'élaboration de la prise de photos. Après le montage,

j'interviens sur le support en gravant l'émulsion pour aller chercher la couleur orangée et certains rouges et tracer des lignes de structures graphiques.

Les photos sont prises avec la collaboration de Jeanne Molleur qui, entièrement revêtue d'un large tissu noir, crée diverses formes à partir de l'esthétique du corps : d'un corps dissimulé pour mieux reproduire les vestiges de la mémoire.

René Derouin, août 1994